

Être un éditeur iranien en France

Témoignage de Tinouche NAZMJOU
Éditions Utopiran Naakojaa¹ (Iran/France)

Le samedi 23 mai 2015. Nous préparons la sortie de notre prochain livre. C'est un roman de 272 pages, *À l'envers. Chronique de la vie d'une femme en Iran*. J'écris « une femme en Iran », exprès, pour ne pas dire « une femme iranienne ». J'ai horreur de cette étiquette, de cet état des choses, de ce surnom presque folklorique que l'Occident, avec l'aimable collaboration du nouveau cinéma iranien dédié aux festivals, a bien voulu mettre sur les femmes de mon pays pour pouvoir les identifier, les classer dans un tiroir, les ranger de manière bien ordonnée parmi les bêtes de cirque dans le jardin zoologique de sa bonne ou mauvaise conscience. Bref, c'est un roman. Tout ce qu'il y a de plus littéraire. On suit l'histoire de cette femme à travers le regard des objets qui l'entourent et qui sont les narrateurs du livre : la poignée de porte qu'elle va pousser pour entrer dans la chambre de son amant, le bouton de sa chemise qu'elle va défaire pour coucher avec lui, etc. Et tout est « à l'envers ». Sa vie, ses amours, sa vision des choses... Et puisque le monde dans lequel elle vit est à l'envers aussi, cela nous permet peut-être de voir certaines choses à l'endroit. Parfois, c'est ainsi qu'on voit vraiment les choses à leur place, la tête en bas et les pieds à l'air...

Ce livre, je l'ai choisi très vite, presque immédiatement après l'avoir lu. Nous recevons chaque mois près d'une centaine de manuscrits d'auteurs en langue persane, vivant en Iran ou dans la diaspora. Notre comité de lecture aussi se trouve dispersé un peu partout aux quatre coins du globe. Là où se trouvent les gens de lettres de ma génération. Ceux qui se battent à l'extérieur et ceux qui résistent à l'intérieur. Mais ce texte-là n'a pas eu beaucoup à tourner de main en main. C'était un texte impertinent, audacieux, original, sincère et impossible à publier en Iran. La censure n'aurait jamais laissé passer un tel livre. C'était donc un texte que seul Naakojaa pouvait publier. Depuis deux ans, c'est devenu notre métier. À moi et à tous ceux qui m'aident dans ce voyage. Le petit bout de chemin que nous faisons ensemble à travers la littérature de notre pays. La petite fenêtre que nous laissons entrouverte pour que l'air passe, que les mots circulent, qu'ils ne restent pas lettre morte au fond d'un grenier. Qu'ils ne meurent pas avant même d'avoir pu traverser l'esprit de leur auteur.

Sur la centaine de manuscrits que nous recevons, nous ne pouvons en choisir que trois ou quatre maximum. On aimerait en choisir davantage. Mais nous ne pouvons pas. La plupart des collaborateurs de Naakojaa sont des volontaires, des bénévoles, qui eux aussi ont un jour souffert de la censure et qui donnent un peu de leur temps et de leur talent pour que cette fenêtre de secours reste entrouverte. La maison d'édition a été entièrement financée par des capitaux privés, et a réussi à tenir le coup grâce aux activités annexes comme la production d'émissions culturelles pour les chaînes de télévision iraniennes à l'étranger ou l'activité de librairie sur le [site Internet](#) ou dans notre [local à Paris](#). La publication numérique des livres nous a permis d'atteindre le lectorat qui vit en Iran, mais étant donné le pouvoir d'achat limité en Iran, les revenus de vente des versions numériques en Iran sont très faibles et c'est pourtant ce qui constitue notre vente la plus importante.

¹ La maison d'édition Utopiran Naakojaa est une SAS créée en 2012, publiant essentiellement de la littérature (30 ouvrages par an environ). Elle compte 2 salariés. Son capital est détenu par Tinouche Nazmjou, directeur.

Témoignage professionnel

« Édition et engagement. D'autres façons d'être éditeur ? » / [revue *Bibliodiversity*](#), n° 4 / février 2016

Économiquement, ce n'est pas rentable d'être un éditeur en dehors de son pays. Loin de ce qui constitue le cœur de son lectorat. Avec un pays qui d'une part subit le boycott de l'Occident, et de l'autre l'oppression de ses dirigeants. Ce qui en paie les frais, c'est la libre circulation des mots et des idées.

À l'occasion de la sortie du livre *À l'envers*, nous avons invité sa jeune auteure à venir présenter le livre à Paris et dans les autres villes européennes où la diaspora iranienne est très importante et où nous avons l'habitude d'organiser des séances de lecture et de présentation de nos livres. Elle se désista à la dernière minute. De peur de subir des représailles de la part du gouvernement iranien. Il ne fait pas bon être une auteure qui publie son livre en persan hors des frontières de l'Iran, c'est-à-dire hors des lois islamiques et de ce que la morale bien-pensante des mollahs vous impose d'écrire ou de ne pas écrire, de penser ou de ne pas penser. Le livre sera donc publié, sans la présence de l'auteure et nous ferons connaître le texte à travers les réseaux sociaux, en produisant également une version audio dont les extraits circuleront à l'intérieur et à l'extérieur du pays. Librement. Sans contrainte. Sans ciseaux. Sans tenailles.

Mais revenons donc au samedi 23 mai 2015, à 11h00 du matin. Alors que nous planifions les derniers préparatifs pour la sortie de ce livre, une voix tremblante sur Viber me prévient que notre plus proche collaboratrice en Iran a été arrêtée par les soi-disant « Gardiens de la révolution ». À 23h00, la veille, ils sont descendus chez elle, à six contre une, ils ont dévasté sa chambre et l'ont arrêtée et emmenée à la fameuse prison d'Evin au nord de Téhéran. La prison surnommée « l'université » tellement le nombre d'intellectuels et de diplômés qui y sont enfermés est élevé. Elle y passa quatorze jours. En cellule individuelle. En salle d'interrogatoire. Les yeux bandés. À répondre aux questions incessantes et répétitives des interrogateurs qui voulaient tout savoir sur la maison d'édition Naakojaa. Sur ces impies qui osent publier des livres qui ont été censurés en Iran, qui osent faire entendre une autre voix que la leur, qui osent les détourner, les contrarier, et sacrilège suprême, qui font « l'apologie » de l'homosexualité, qui plus est « féminine », en publiant la bande-dessinée *Le Bleu est une couleur chaude* en persan.

Avant cette arrestation, certains des collaborateurs de Naakojaa, ou tout simplement des amis qui étaient venus me voir à la maison d'édition, avaient été arrêtés et interrogés lors de leur entrée ou sortie du territoire en Iran. Mais toujours dans une ambiance courtoise et sans agressivité. Ils voulaient connaître les détails de notre fonctionnement, des détails sur ma vie privée, et ce que j'avais l'intention de faire dans l'avenir. Ils relâchaient finalement la personne, lui demandant de collaborer avec eux et leur fournir des renseignements sur les Iraniens qui vivent à Paris. Ce n'était jamais allé beaucoup plus loin. Nous pensions pouvoir passer à travers les mailles du filet, comme des poissons insoucients, ignorant le danger et croyant à la liberté.

Un mois auparavant, la télévision officielle de la République islamique, dans les informations du soir, avait diffusé un reportage avertissant des dangers des livres « qui peuvent sérieusement affecter l'esprit du peuple et l'empoisonner », tout en montrant des images du site Internet de Naakojaa, et en nous accusant de faire entrer clandestinement des livres à l'intérieur du pays en les introduisant sur des téléphones portables ! Nul doute que ce reportage était de mauvais présage et que cela a accéléré le processus des renseignements et le Bureau de la censure et de la prévention culturelle.

Témoignage professionnel

« Édition et engagement. D'autres façons d'être éditeur ? » / [revue *Bibliodiversity*, n° 4 / février 2016](#)

La sortie du livre a finalement eu lieu, nous avons fait des lectures dans différentes librairies, tout en vivant deux semaines de cauchemar pour essayer de faire sortir notre collaboratrice de prison. Après quatorze jours, ils l'ont laissée rentrer chez elle, sans lui restituer ses affaires et sans l'inculper de quoi que ce soit. Quatorze jours de garde à vue intense. Quand je l'ai eu au téléphone, elle m'a dit : « J'ai eu peur, j'ai eu très peur. J'ai cru qu'ils n'allaient plus jamais me laisser sortir. J'ai cru que j'allais en prendre pour douze ans comme Aténa [Aténa Farghedani est la dessinatrice de 28 ans qui a été condamnée à 12 ans de prison pour avoir dessiné une caricature de l'Assemblée islamique et l'avoir postée sur son Facebook]. J'ai cru que j'allais craquer. Je ne sais pas encore le sort qu'ils me réservent. Ils me suivent encore de très près. Ils me suivaient déjà depuis six mois. J'étais sur écoute ».

Si c'est cela le prix qu'il faut payer pour être un éditeur qui fait entendre d'autres voix dans une langue que l'on a condamné à ne s'exprimer que dans une voix unique qui est celle du pouvoir en place, alors sans doute Naakooja est un éditeur engagé et l'engagement se paie. En tant qu'éditeur de livres, nous devons agir comme des clandestins, comme des trafiquants de drogue qui se demandent comment faire entrer la marchandise dans notre pays : par quelle voie ? Terrestre ? Aérienne ? Navale ? Électronique ? Et nous devons nous battre chaque jour, pour trouver le texte que nous allons publier, travailler sur le lectorat afin de le rendre sensible à ce texte et nous protéger des attaques intérieures, même si nous sommes en fin de compte qu'une maison d'édition basée à l'extérieur du pays.

Ce qui reste, en fin de compte, c'est de croire au pouvoir de la parole, des mots, de la littérature et se dire que le jardin qu'on cultive aujourd'hui sera forcément le lit de la conscience éveillée de demain ; que l'on acquiert finalement la liberté qu'en ayant fait son expérience, ne serait-ce qu'un instant, avec les autres et en y ayant pris goût.

Lire [ici](#) le numéro 4 de la revue *Bibliodiversity*, coordonné par Sophie Noël, avec l'appui de Luc Pinhas.